

LA FEMME PIEUSE ET LA FEMME DU MONDE.

La dévote, la vraie dévote, dont je parle, est venue au monde dans quelque une de ces correctes maisons du faubourg Saint-Germain, toutes remplies encore de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant a été élevée sur le giron de sa vieille grand-mère, une femme qui a vu tout l'éclat de la royauté, qui a subi toutes les fureurs de la révolution; femme forte, éprouvée par l'exil, éprouvée par la mort de tous les siens, et qui est revenue en France pour y montrer ce que peuvent le courage et la résignation. La vieille dame a appris de bonne heure à sa petite fille à ne pas trop se fier sur le grand nom qu'elle porte, à ne pas compter plus qu'il ne faut sur l'avenir, qui n'appartient à personne, à ne pas dépenser sa jeunesse dans ces mille futilités, dans ces passions vides de sens qui font plus tard de la jeunesse un regret éternel; surtout la brave mère a parlé à son enfant du roi et de Dieu, qu'elle n'a jamais séparés dans son amour et dans ses respects. Elle lui a raconté, non pas sans frémir, qu'il y avait des temps affreux où le roi pouvait être renversé de son trône, où Dieu pouvait être exilé de son temple, mais qu'au milieu de ces sanglantes tempêtes, c'était un devoir de gentilhomme et de chrétien de rester fidèle au roi, fidèle à Dieu, et qu'après tout, ils finissaient toujours par revenir l'un et l'autre.

A 18 ans, la jeune fille est un riche parti; en conséquence on la recherche malgré sa piété. Les plus beaux jeunes gens se disent, en solâtrant auprès de cette chaste et blanche vertu, qu'ils la formeront sans peine; ils se promettent d'apprendre à la jeune fille les belles manières. Paraît-elle dans un salon, les femmes à la mode disent qu'elle se tient mal, que son œil est grand, mais sans expression; qu'elle est gênée, qu'elle est contrainte, qu'elle est silencieuse; et d'ailleurs elle ne sait pas danser, elle joue à peine du piano, elle ne distingue pas la musique de Rossini de la musique de Meyerbeer. Pour rien au monde elle ne consentirait à chanter quelques-unes de ces jolies petites romances qui commencent invariablement par ces mots: *Je t'adore*, et qui finissent par ce beau vers: *Je n'aimerais jamais que toi*.

L'aimable et noble fille, il faudrait la plaindre, si en effet son père n'était pas riche, si sa famille n'était pas si bien posée dans le monde; si, par ses alliances, autant que par sa fortune, cette maison n'était pas de celles qu'on estime et qu'on respecte. "Je le crois bien qu'il faut que nous fussions notre fortuné, disait un jour un des vieux chrétiens de l'église Saint-Méry; moi, par exemple, j'ai six filles à marier, et qui donc aujourd'hui voudrait de la fille d'un pauvre catholique romain, s'il n'avait pas une dot à lui donner?" Donc la douce enfant se marie quand elle a dix-huit ans.

Elle épouse ordinairement un homme grave, ne s'informant guère de ce qu'il a été autrefois, mais sachant fort bien ce qu'il est à présent. Les suites passées, elle les pardonne, car elle est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. Maintenant fasse le ciel qu'elle appartienne à un honnête homme qui ne rougisse pas des vertus de sa femme et qui l'entoure de tous les respects qui lui sont dus!

La voilà donc mariée et entrant dans le monde, sans reproche, sans plaisir et sans peur. Elle a fermé les yeux de sa vieille grand-mère, qui lui a répété, en mourant, les deux paroles de toute sa vie: Dieu et le roi! Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance, elle est devenue mère à son tour, elle est une mère tendre et sérieuse. Ce que fait son mari, ce qu'il devient, ce n'est pas là notre sujet. Nous ne voulons pas montrer la martyre, nous voulons montrer la chrétienne. Au dedans et au dehors de sa maison, son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur, on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve, une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une gaieté doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelle, est toute de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau nouvellement découvert, elle écoute à peine; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et dit: "Allons." Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent; elle conseille, elle reprend doucement; sa remontrance même a tout le charme d'une louange; elle sait dans ses moindres détails toute la maison qui lui est confiée. S'il est encore quelques femmes dans le monde qui disent en parlant d'elle: "C'est une bégueule!" ses domestiques et les pauvres disent: "C'est un ange;" et il y a plus que compensation.

Voulez-vous savoir sa vie? Rien n'est plus simple; mais pour la savoir,

elle qu'elle est, il la faut comparer à l'existence des autres femmes. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, le goût et la grâce remplissent tous les salons de Paris, est encore plongée dans le sommeil du matin, notre jeune femme est déjà à l'œuvre. Elle s'est réveillée de bonne heure, et la voilà déjà vêtue, et l'on peut dire que si les femmes ordinaires ont devant elle dix ans de jeunesse, celle-là, grâce à sa vie simple et réglée; en a trente pour le moins.

Pendant que la femme du monde en est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre à déjà embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari, dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante; elle a le coup-d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée toute entière; ce serait un crime d'en perdre une heure.

Cependant la femme à la mode est habillée, c'est-à-dire qu'elle a passé la première robe de la journée; pour la promenade elle en mettra une seconde, pour le dîner une troisième, une quatrième pour le soir. Dans l'intervalle des grandes affaires, la femme du monde demande ses lettres et ses journaux; alors sa soubrette, car elle a une soubrette, lui apporte sur un plat d'argent toutes sortes de petits papiers ambrés, ornés de dessins et d'images, parfums indiscrets et nauséabonds qui montent à la tête sans passer par le cœur. La dame lit tous ces billets d'un regard dédaigneux, elle y est faite. Pour elle, les plus douces paroles n'ont pas de sens, elle en sait toute la vanité. Quand elle a épuisé ces mensonges dorés, elle ouvre en bâillant, d'une façon agréable, ses journaux grands et petits. Là elle prend toutes sortes de nouvelles qui n'intéressent qu'elle:—Duprez est niade. Vernet a la goutte.—Bouffé est absent.—La loge Bleue, la loge des Lions s'est déclarée pour Mile Louise contre Mile Joséphine, et autres sari-boles qui composent le fond actuel de la conversation parisienne. La partie la plus intéressante de ses journaux est celle-ci: "Hier, au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, Mme la Marquise de C... portait un turban de telle façon; Mme la comtesse de V... avait une robe ainsi faite....; le chapeau de Mme d'O... était doublé de telle couleur....; Mme la marquise de F... avait acheté un mouchoir en tel endroit, ses gants en tel autre. Le prince de S... a fait faire sa voiture chez tel carrossier. On se lave les mains à cette heure avec un savon ainsi composé.... La crème pour le teint, du célèbre parfumeur Benoît, a le plus grand succès dans un certain monde." Vaines et méprisables futilités! Et quand on songe que toute la vie d'une femme raisonnable, d'une femme baptisée, se passe à des emplois pareils! Chez notre dévote, au contraire, vous pouvez entrer. Point de mystère, point de billets cachés, point de ces papiers criminels point de ces odeurs infectes qui déshonorent une maison, point de soubrettes surtout.

La soubrette de notre dévote est une vieille servante qui gronde sa maîtresse de temps à autre, qui l'aime comme une fille, qui l'a portée dans ses bras, et qu'elle appelle tendrement sa mère, quand la vieille est triste et de mauvaise humeur. Notre dévote reçoit peu de lettres, elle n'a rien à entendre du dehors; ou bien, quand elle en reçoit, ce sont des lettres sur du gros papier, d'un caractère presque illisible, des lettres de quelque misère souffrante et cachée.

Cependant la femme du monde est visible, c'est l'heure où madame laisse venir jusqu'à elle ses amis et ses simples connaissances. Dans ce petit salon coquettement rempli des petites recherches de ce petit luxe incommode qui remplit toutes les maisons modernes, bronzes d'un demi-pied, chefs-d'œuvre impérissables en porcelaine de Sévres, pastels éternels sortis de la main des grands génies modernes et qu'enlève un rayon de soleil, petits chiens qui hurlent, oiseaux qui chantent, fleurs sans parfum, meubles dorés qui s'écailent sous la main qui les touche, voilà dans quel sanctuaire notre belle dame reçoit son beau monde. Arrivant là, s'appuyant sur leurs jongs flustes comme leurs jambes, tous ces méchants dandys que la ville renferme, gentilshommes sans noblesse, riches sans argent, écuvers sans chevaux, jeunes gens de quarante ans, têtes sans cervelle surtout, braves gens dont tout le mérite est de se bien connaître en gilets et en cravates! Arrivent en même temps toutes ces femmes qu'on voit partout, dont le monde sait les aventures; papillons qui ont brûlé leurs ailes à toutes sortes de torches mal allumées, vieillesses précoces et gardées avant le temps, pâles squelettes qui se dissimulent dans le gaz et dans la soie, des fronts pelés, des jambes flottantes, des mains blafardes, des dents ratissées, des saurcils noircis, incer-